

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

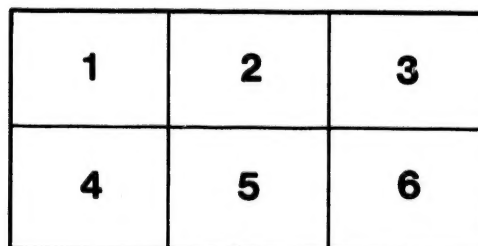
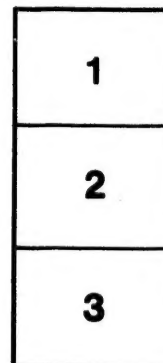
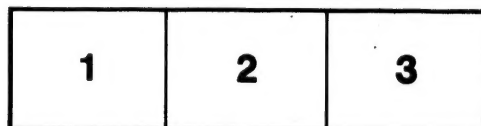
Library of the Public
Archives of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol $\rightarrow$ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La bibliothèque des Archives
publiques du Canada

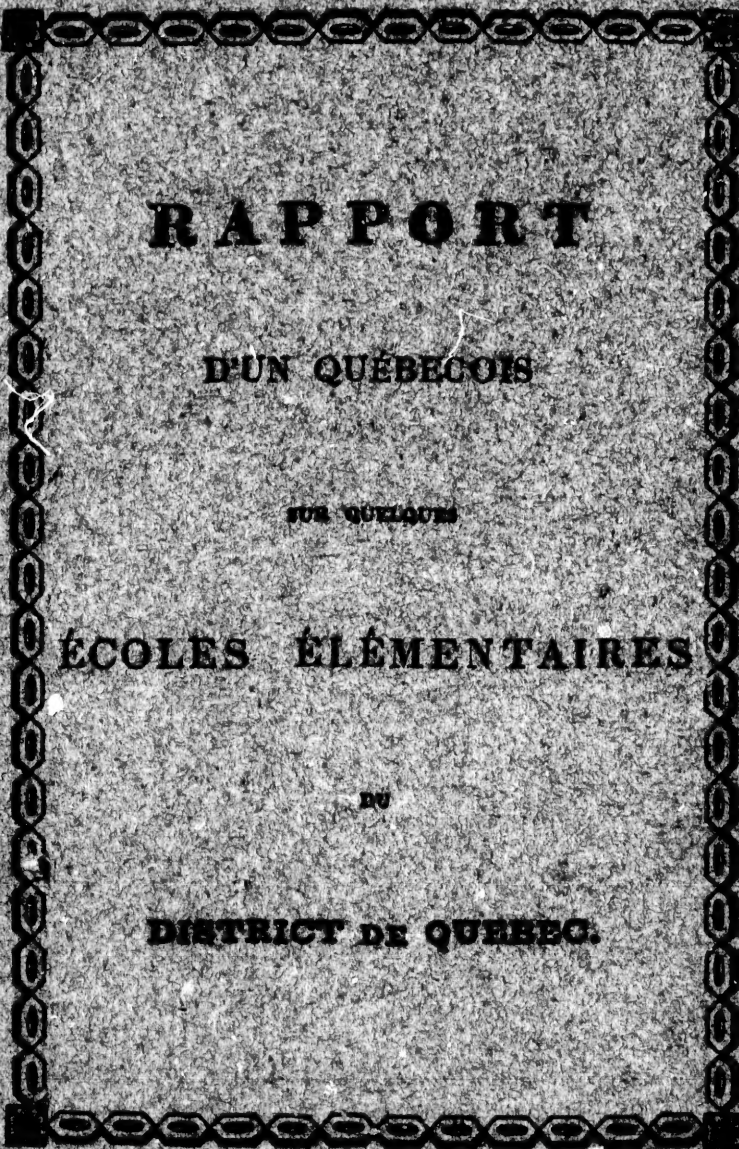
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole $\rightarrow$ signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





RAPPORT

D'UN QUÉBÉCOIS

sur **QUÉBÉCOIS**

ÉCOLES ÉLÉMENTAIRES

DU

DISTRICT DE QUÉBEC.

RAPPORT D'UN QUÉBECOIS
SUR
QUELQUES ÉCOLES ÉLÉMENTAIRES
DU DISTRICT DE QUÉBEC.

Québec le 3 décembre 1834.

Monsieur, — Il y a déjà huit jours que j'ai laissé mon domicile pour m'acquitter de la mission dont vous et les syndics des écoles de notre paroisse m'avez chargé qui était, de visiter les écoles sur ma route à Québec et principalement celles de cette cité, ce que j'ai fait en me rendant ici.

Je suis glorieux, comme de raison, d'être chargé d'une mission qui ne ressemble pas mal à celle dont la chambre d'assemblée à chargé MM. Neilson et Mondelet; j'aurais presque la vanité de me comparer à ces messieurs, quoiqu'il y ait cette différence dans le but et les frais, celle de ces messieurs étant de visiter des maisons de correction, et la mienne des maisons d'éducation, et que les frais des premiers seront considérables et les miens nuls; mais revenons au rapport que je prétends vous faire par la présente, il ne sera pas aussi scientifique que celui de ces messieurs, mais il ne vous coûtera rien, ce qui est une considération que je vous prie de ne pas perdre de vue.

Je vous préviens que je n'ai visité que les écoles de campagne qui étaient sur ma route; je ne me suis point détourné pour aller visiter celles des concessions; l'impression que j'en ai eue alors, et que j'en ai actuellement que j'ai vu celles de Québec, est très défavorable; elles ne sont pas meilleures que celles de notre paroisse et plusieurs mêmes sont bien inférieures; il y en a qui ont des maîtres que l'on pourrait comparer aux frères ignorantins de la France, qui, dit-on, ne savaient ni lire ni écrire, les uns se contentent, comme autrefois, de leur montrer à lire en latin, pour en faire, disent-ils, des chantres, dont ils ont le plus de besoin; d'autres se bornent à mon-

x Le Supplément au Chef

trer le catéchisme et les prières au peu d'élèves qu'ils ont, disant que cela suffit pour des habitants, et que leurs pères n'en apprenaient pas plus; quelques-uns, cependant, leur enseignent, tant bien que mal, à lire et à écrire, si l'on peut appeler leur nasonnement lecture, et leur barbouillage écriture; aucun ne peut leur apprendre l'arithmétique, et une bonne raison pour cela c'est qu'ils ne la connaissent pas; tel est en général l'état humiliant de la plupart des écoles dans les campagnes, faute de direction sur l'enseignement et la méthode à suivre; ces établissements ont déjà coûté à la province des sommes considérables et ne produiront aucun résultat avantageux, si on ne les organise pas. Comme vous avez senti ce besoin, vous m'avez envoyé à Québec pour voir ce que l'on y a fait de mieux pour les écoles élémentaires comme les nôtres, et nous y conformer de notre mieux, en attendant que notre chambre d'assemblée, laissant de côté ses réformes constitutionnelles, s'occupe de celle de nos écoles.

Je n'ai point été chercher dans le séminaire, dans les maisons religieuses et dans les académies, des modèles pour des écoles élémentaires, je n'ai visité que les petites écoles, comme on les appelle et après les avoir parcourues toutes je me suis spécialement attaché à celles de M. Perrault dans le faubourg Saint-Louis de Québec, qui ont attiré d'autant plus mon attention qu'elles m'ont paru plus analogues à nos besoins, les mieux réglées, les plus économes et les plus avantageuses pour des agriculteurs comme nous, parce qu'elles comportent l'utile et l'agréable; mais comme la poste va partir et que le détail que j'ai à vous faire sera long, je suis forcé de le remettre à la prochaine.

J'ai l'honneur d'être, avec considération,

Monsieur, votre très-humble serviteur

LE QUEBECOIS.

Québec le 7 décembre 1834.

Monsieur, — Pour m'acquitter de ma promesse de vous rendre compte de ma visite des écoles de M. Perrault, je me suis fait présenter à ce monsieur par un ami hier à son domicile, au-delà de la porte St-Louis; on parvient à sa maison en traversant un

spacieux jardin, qui m'a d'abord prévenu en sa faveur par sa distribution et les ornemens qui l'entourent; ce doit être un séjour délicieux l'été, puis-que dans l'hiver même il prévient en sa faveur.

Nous l'avons trouvé sur les deux heures après-midi écrivant dans son salon, et aussitôt qu'il a été informé du désir que nous avions de visiter ses écoles, il a laissé son travail, a pris son manteau et son casque et nous y a conduits. En passant devant son école des filles, il nous l'a fait remarquer, en nous disant que nous commencerions par visiter celle des garçons; en cheminant, il nous fit part du désir qu'il avait de voir établir dans les campagnes des écoles sur le même plan que les siennes, dont l'expérience de quatre années démontrait la bonté de son système, puisqu'il avait des élèves qui, à peine savaient faire le signe de la croix, allaient finir le premier de mai prochain leur cours d'éducation élémentaire et savaient lire, écrire et compter si correctement que sur une vingtaine qu'ils étaient dans la plus haute classe, il y en avait cinq à six qui, sur dictée, écrivaient une dizaine de lignes sans aucune faute d'orthographe, et faisaient aussi, sans faute, les quatre premières règles de l'arithmétique vulgaire, composées de pounds, de chelins et de pence, et même de fractions, aussi facilement qu'aucun marchand, et qu'en outre ils apprenaient l'histoire du pays et le dessin linéaire; que depuis un an il avait établi dans l'école des garçons une branche d'industrie, savoir durant l'hiver, à faire des instrumens d'agriculture, et l'été à travailler dans son jardin les après-midis seulement, et que dans l'école des filles on leur montrait à échiffer, à carder, à filer, à tricoter, à faire de la toile, de l'étoffe, à les tailler et à en faire des vêtemens; qu'en joignant ainsi l'utile à l'agréable, on parvient dans peu à former des pères et des mères de famille utiles et industrieux, qui sachant apprécier l'instruction qu'ils ont reçue, ne négligeraient pas de procurer à leurs enfans les mêmes avantages en les envoyant aux écoles de leur paroisse, si on y enseignait les mêmes choses.

Tout en parlant ainsi nous arrivâmes à la maison d'école des garçons, dont l'aspect est attrayant, com-

me vous en pouvez juger par l'estampe que je vous transmets. Il nous fit observer en entrant dans l'avant cour entourée d'un petit mur surmonté d'une balustrade, des abris à chaque extrémité, où les enfans peuvent se mettre à l'abri ou du soleil ou de la pluie, si la porte de l'école n'est pas ouverte à leur arrivée; la porte d'entrée est surmontée d'un chapiteau, où est écrit en lettres dorées *Ecole élémentaire de M. Perrault* et au-dessus des fenêtres à droite *Hautes classes* et au-dessus des deux autres à gauche *Basses classes*. Ayant monté un péron de plusieurs marches, il nous fit arrêter sous le portique et écouter à la porte si l'on entendait du bruit; le silence était si profond que je crus qu'il n'y avait personne; jugez de mon étonnement quand j'aperçus une centaine de petits garçons assis sur des bancs dans le plus bel ordre et occupés, les uns à lire, d'autres à écrire &c.; le maître, les moniteurs assistants et écoliers continuèrent leurs exercices ordinaires, malgré notre présence, ce qui est d'usage avec ce monsieur.

Tout dans cette maison est frappant; une allée spacieuse en entrant vous conduit à l'estrade du maître où figure dans un triangle au-dessus de la place du maître en lettres dorées ce moto, à la gloire de Dieu seul.

Y ayant quinze pieds d'élévation entre les planchers de bas et de haut, on a pu ériger une galerie à chaque extrémité de la maison dont celle de droite en entrant sert d'atelier et celle de gauche de magasin où sont déposés les instrumens aratoires faits l'an dernier dans la dite école, comme rateaux, herse, charues, semoirs, échelettes, traînes, berlines, berouettes et une machine portant huit flots pour battre des grains; l'atelier est fourni d'outils de charpente, menuiserie, d'une grande roue à refendre, d'un tour, deux établis, &c., &c., enfin tout présente l'industrie.

Sur le plancher de bas sont rangés 36 bancs avec les passages nécessaires entr'eux pour la libre sortie et entrée des sept élèves que chaque banc peut contenir.

Chacun de ces bancs ont des télégraphes qui portent les leçons et règles à faire, à lire, écrire et répéter jusqu'à dix-huit fois dans la matinée et autant de fois l'après-dîner sur d'autres leçons et règles.

Quoique ce nombre d'exercices soit si considérable qu'il semblerait devoir jeter de la confusion, cependant le tout s'exécute avec la plus grande exactitude à chaque dix minutes que sonne la pendule.

J'ai eu la satisfaction de voir chaque classe faire ses exercices, de voir les commençans écrire sur le sable, les lettres et les chiffres qu'on leur avait fait nommer et répondre aux questions qu'on leur a faites. Comment appelle-t-on ces figures qu'on vous a montrées sur le télégraphe ? à quoi ils répondent, on les appelle des lettres. Combien y a-t-il de sortes de lettres ? avec combien de traits se forment-elles ? on leur montre de même à connaître et à faire des chiffres, en sorte qu'ils apprennent en même temps à connaître les lettres et les chiffres, à les écrire, ainsi que les premiers élémens de la grammaire, et on m'assure que dans un mois les enfans passent à la seconde classe où ils trouvent sur le télégraphe des mots d'une syllabe, composés d'abord de deux lettres et de trois, après de quatre, et enfin d'un plus grand nombre, qu'on leur fait épeler, puis écrire ; des chiffres qu'on leur fait nombrer et additionner. Après quoi on leur demande qu'est-ce qu'un mot ? combien y a-t-il de mots ? quels sont-ils ? &c. &c. &c. Devant les écoliers de la troisième classe sont exposés des mots de deux et trois syllabes, qu'ils épellent, lisent et écrivent comme ci-devant et à l'occasion desquels on les interroge plus spécialement sur les règles de la grammaire qui les regarde et ainsi de la quatrième et cinquième classe. A chacune de ces classes est appointé un moniteur d'une plus haute classe et un assistant de la même classe, le premier pour les enseigner et le second pour veiller à ce qu'ils fassent leurs devoirs et gardent l'ordre et le silence.

La sixième et plus haute classe est sous la direction du maître seul pour l'enseignement et le complément de l'instruction.—quant les enfans parviennent à ce degré, ils ont la tête pleine des choses qu'il ont apprises en parcourant les différentes clas-

ses et se trouvent en état de comprendre ce qu'on leur enseigne pour perfectionner leur éducation ; aussi font-ils des progrès surprenants en peu de temps ; on pourrait les comparer à un architecte qui étant pourvu de matériaux tous taillés élève son édifice en peu de jours ; outre qu'il sortent de là bien instruits dans la lecture et l'écriture bien orthographiée, ils savent l'histoire du pays et le dessin linéaire, ils peuvent par eux-mêmes se perfectionner dans les professions qu'ils veulent embrasser, concourir avec les étrangers, se faire des pratiques et devenir des citoyens utiles, de bons pères de famille et qui bien certainement soient en état de se maintenir sur un pied respectable dans la société, qui est tout ce que l'on peut et doit désirer.

Puissent nos législateurs apprécier ces établissements, en concevoir les mêmes idées que moi, et alors ils prendront les moyens de les acquérir, ou les encourager de manière à ce qu'ils puissent procurer les avantages inappréciables que j'entrevois.

Québec, le 9 décembre 1834.

Monsieur,—Ma visite à l'école des garçons ayant duré jusqu'à quatre heures, nous ne pûmes visiter celle des filles le même jour, puisque nous n'aurions pu y trouver toutes les petites filles dont la majeure partie sortent à quatre heures après midi, heure fixée pour la finition des exercices ; et comme je désirais la voir dans son complet, je pris congé de M. Perrault qui nous promit de s'y trouver le lendemain à deux heures ; effectivement, le lendemain nous nous rencontrâmes à la porte de l'école, en même temps. Cette école est plus modeste que l'autre dans son extérieur, ayant seulement dans son équerre en lettre dorées le titre *école de jeunes filles* au-dessus de la porte d'entrée ; il y a une avant-cour mais sans abri, la maison n'a que trente pieds quarrés, le bas est partagé par une allée de huit pieds, et de chaque côté il y a trois rangées de bancs sur trois de hauteur séparés par de petites allées par où passent les petites filles et sur lesquels elles s'asseient le matin, seulement, pour apprendre à lire, écrire et compter : il y a comme dans l'école des gar-

cons des télégraphes portant des écritaux de lettres, d'exemples et de chiffres, des ardoises pour écrire, les exemples qui y sont suspendus. M. Perrault convient que cette partie est encombrée de trois métiers à toile et à étoffe et d'une machine énorme à trois corps pour carder ; mais il a, dit-il, employé onze cents louis pour cet établissement, en sorte qu'il ne peut s'agrandir faute de moyens ; deux jeunes filles étaient employées aux métiers de toile et d'étoffe, lesquels métiers n'ont rien d'extraordinaire à ceux du pays que la navette volante qui accélère beaucoup l'ouvrage puisqu'elle passe et repasse au moins quatre fois contre une de celle du pays, et fatigue bien moins en ce que l'on n'est pas obligé de se pencher pour la recevoir et la pousser avec la main.

La toile est bien supérieure à celle que l'on fait dans les campagnes, l'étoffe est à peu près la même, mais les tapis sont uniques et ne feraient pas dés-honneur à un salon et à des escaliers. La machine à carder n'était pas en opération ; et comme je n'en avais jamais vu auparavant je ne puis rien dire si ce n'est qu'elle m'a paru très-compiquée et d'importance puisqu'elle coûte, m'a-t-on-dit, deux cents louis.

De là, nous sommes passés dans la cour et avons entré dans un appentis à côté de la cheminée de l'école, qui a été ouverte par le bas où l'on fait chauffer de l'eau pour laver les laines, les toiles et étoffes ; il s'y trouve un lavoir comme je n'en ai pas encore vu, ainsi qu'un fonloir d'une nouvelle construction, lesquelles machines on fait mouvoir avec des manivelles et expédient la besogne avec une facilité remarquable ; au-dessus est un grenier où l'on met le lin et le chanvre lorsqu'ils ont été roués, jusqu'au moment où on les porte à la braie, qui est placée un peu plus loin sous un appentis, et qui consiste en deux corps mus par une grande roue.—Le premier contient trois cylindres qui écrasent les tiges du lin et du chanvre, que l'on porte ensuite à l'autre qui a des branches tournantes, près des montants fixes, et font tomber ce que l'on appelle les aigrettes ; ceci est bien supérieur aux instruments dont on fait

usage dans le pays ; il y a auprès un puits qui fournit abondamment toute l'année l'eau nécessaire à la première usine érigée dans la province à ma connaissance.

Nous sommes montés au second étage de la maison, qui comme dans l'école des garçons, consiste dans deux galeries, où j'ai eu le plaisir de voir une quarantaine de petites filles occupées à échiffer de mauvais lainage, à carder, à filer, à tricoter et à coudre ; rien ne ressemble plus à des abeilles dans une ruche, que l'activité de ces petites filles.

On voit entassés sur des tablettes les ouvrages qu'elles y font, comme bas, chaussons, gants, mitaines, bonnets, ceinture, toile, étoffe, drogués, des serviettes ; mais ce qui a particulièrement attiré mon attention sont deux machines en acier où deux jeunes filles par leur moyen, tricotent des bas, chaussons, bonnets et des gants avec une telle dextérité que l'on m'a assuré qu'elles faisaient par jour chacune une paire de grand bas d'homme ou deux paires de demi-bas, etc, et ce dans la dernière perfection ; j'ai vu là un métier pour faire des ceintures que j'ai trouvé fort de mon goût, ainsi qu'une quantité de rouets et de dividoirs.

Il y a de la filasse de lin et de chanvre qui ont été cultivés, rouis et brayés par les petites filles, et des laines brutes suffisamment pour les employer pendant une année : dans le grenier au-dessus où nous avons monté se trouvent deux métiers à filer la laine. tant pour le besoin de l'établissement que pour les étrangers qui désirent en faire filer ; on peut même y faire de l'étoffe, filer du lin et en faire faire de la toile à un prix moindre que celui que l'on donne dans les campagnes et qui sont mieux exécutés à coup sûr.

On donne dans l'établissement l'éducation élémentaire civile et religieuse aux jeunes filles le matin gratis, et on paie le travail des unes un écu par semaine, d'autres ont trente sols, et quelques-unes vingt et quinze sols.

Il y a des maîtres et maîtresses pour montrer ces différentes branches d'industrie, auxquels on donne par semaine depuis six chelins jusqu'à quinze et

dix-huit, et ces salaires sont régulièrement payés tous les dimanches matin entre sept et huit heures. Les paie-listes de ces établissemens s'élèvent chaque semaine de cinq à quinze louis, à ce que m'a dit M. Perrault, qui fait ces paiemens lui-même à son greffe de ses propres deniers ; en sorte que l'on est forcé d'admirer sa générosité et de prier Dieu pour la conservation de sa santé et l'augmentation de ses moyens pour soutenir de telles bonnes œuvres qui, dit-il, l'ont épuisé.

Quand je considère le bien que ces établissemens peuvent produire, tant dans les villes que dans les campagnes, je ne puis que désirer de les voir se propager. Heureux, et mille fois heureux, le mortel qui le premier a conçu l'idée d'ajouter à l'éducation élémentaire civile et religieuse des branches industrielles de cette nature, qui dans peu élèveront les habitans du pays au niveau de ceux d'Europe, si on prend le moyen de les propager, et ce moyen, selon moi, serait que la province vint à acquérir ces établissemens, qui dans peu fourniront des maîtres et maîtresses instruits et industrieux, qui, placés à la tête de nos chétives écoles de campagne y formeraient des sujets aussi instruits et industrieux qu'eux-mêmes ; en sorte que dans une vingtaine d'années la province sortirait de l'état d'humiliation où elle se trouve actuellement, eu égard à l'éducation et à l'industrie dont elle manque.

Je reste à Québec, demain, pour assister à ce que l'on appelle ici un *Bazar*, pour voir ce que c'est, et dont je vous rendrai compte, ainsi que des livres classiques de M. Perrault que je me propose d'acheter demain matin avant de me rendre au bazar.

Communiquez cette longue lettre aux membres de notre comité, et assurez-les que je ne négligerai pas le but de ma mission, et que je ferai tout ce qui dépend de moi pour mériter leur approbation.

—

Québec, le 12 décembre 1834.

Monsieur, — Un *Bazar*, mot étranger à notre langue, est un lieu où l'on expose en vente toutes sortes d'effets ; les uns sont couverts et d'autres en plein air. Celui où j'ai été se trouve dans la garde-

robe de la chambre d'Assemblée, où il y avait une exposition considérable d'objets plutôt de curiosité que d'utilité.

Les dames et demoiselles se sont évertuées à faire de jolies bagatelles à l'aiguille et en peinture, les confiseurs ont fourni des confitures, des pâtisseries, des gelées ; les artisans de petits chefs-d'œuvre en bois, les aubergistes des liqueurs, des vins, afin d'alimenter les allans et venans et désaltérer ceux qui souffraient de la chaleur étouffante que le rassemblement de tant de monde occasionnait. Ces inutilités ont attiré pendant trois jours, un concours d'hommes, de femmes et d'enfans de toutes les classes et conditions, qui ont acheté jusqu'au montant, dit-on, de plus de cinq cents louis courant. Le quatrième jour on a disposé du reste à la rafle.

Les dames qui ont occasionné cette levée d'argent, ne seraient pas excusables, si le but, vraiment moral, d'en assister les orphelins à leur charge ne les disculpait en partie.

Je ne dois pas oublier après ce rapport du *bazar*, de vous rendre compte des livres que j'ai achetés de M. Perrault, rédigés par lui-même à l'usage de ses écoles.

Le premier est un ABC, comme je n'en ai pas encore vu d'aussi propre à faciliter l'épellation aux enfans par une progression naturelle de mots d'abord de deux lettres, ensuite de trois, de quatre, cinq et six, contenues dans des tableaux distincts et séparés par ordre alphabétique, au bas de chacun desquels sont de petites phrases des mots compris dans ces tableaux ; en sorte qu'on est tout surpris de les entendre lire au bout de cinq à six semaines les phrases de ce premier tableau.

Ce qu'il y a de bien intéressant dans cet ABC est un tableau d'homonymes, c'est-à-dire, de mots qui ont la même prononciation, mais différemment orthographiés et n'ont pas la même signification, comme on peut le constater par les explications données à la suite de chacun. Ce travail, que l'on ne trouve nulle part a, sans doute, causé beaucoup de peine à l'auteur, et procuré aux amateurs de la bonne orthographe une grande facilité pour les écrire correcte-

ment quand ils veulent s'en servir et éviter les qui-proquos qu'ils peuvent occasionner.

Les 2nd, 3e et 4e contiennent des tableaux de mots de deux, trois et quatre syllables et plus, dans l'ordre alphabétique, avec des phrases de mots n'excédant pas le nombre de syllables contenues dans chacun de ces tableaux respectivement, pour montrer l'usage ou l'emploi qu'on doit faire de ces mêmes mots.

M. Perrault attend pour les faire imprimer que la législature adopte sa méthode d'enseignement. Suspendus aux télégraphes pour être épelés, lus et écrits par les élèves, ils suppléeront aux livres que l'on est obligé d'avoir dans l'interim, ainsi qu'aux lettres sur carton, et diminueront de beaucoup la dépense, car un pareil tableau peut durer des années, au lieu que les livres sont gâtés dans peu de semaines.

Les 5e et 6e volumes contiennent l'abrégé de l'histoire du Bas-Canada jusqu'à l'arrivée du comte Dalhousie. A la fin de chaque chapitre est un résumé de son contenu par questions et réponses que les élèves apprennent par cœur et qu'ils répètent avec une assurance et une précision qui fait plaisir.

Tant de précautions pour conduire, comme par la main, les enfans, et leur faciliter les difficultés toujours arides pour les commençans, doivent produire des effets surprenans; aussi ai-je vu des enfans de 9 à 10 ans, et moins de trois ans d'école, lire couramment, et plusieurs de la 6e classe écrire sur dictée jusqu'à dix lignes sans faute d'orthographe, et faire l'analyse de ce qu'ils ont écrit avec une telle précision, qu'on peut dire, avec vérité, qu'ils sont grammairiens et connaissent parfaitement toutes les parties du discours: le tout constitue l'éducation élémentaire et civile donnée dans l'école élémentaire de M. Perrault.

Deux après-midi sont destinés chaque semaine, le samedi et le dimanche, à donner l'éducation religieuse, qui consiste à enseigner le catéchisme du diocèse et les prières tant en français qu'en latin. J'oubliais de dire que l'on montre aux enfans à lire en latin afin de les mettre en état de suivre les offices de l'église.

Le 7e volume est un *Traité de la petite culture ou jardinage*, adapté au climat de Québec, qui nous enseigne les plantes que l'on peut cultiver dans ce froid climat, le temps et la manière de le faire et de les préserver durant l'hiver, ainsi que leurs qualités nutritives et médicinales. Ce petit livre indique la distribution du jardin potager, et contient un calendrier des travaux que doit faire un bon jardinier chaque mois de l'année pour en tirer le meilleur parti possible, et désigne les engrais dont on doit faire usage.

Le 8e et dernier livre que j'ai acquis, et qui est le plus précieux, est un *Traité d'agriculture pratique* adapté au climat, qui enseigne la grande et moyenne culture. Il est divisé en 7 chapitres. Le 1er traite des animaux domestiques dont on fait usage dans ce pays, indique leurs qualités et leur utilité, les soins qu'on doit leur donner, les maladies auxquelles ils sont sujets, et les remèdes dont on doit faire usage.

Le 2nd traite des bâtimens, le 3e des semailles, le 4e des clôtures, le 5e des engrais, le 6e des instrumens aratoires, et le 7e des travaux.

J'ai parcouru rapidement ces différens livres pour vous donner une idée de leur importance, tant pour ce qui regarde l'éducation élémentaire, civile et religieuse, que l'agriculture. Pour moi, ils ont fait une telle impression sur mon esprit, que je suis irrévocablement décidé à mettre en pratique ce qu'ils indiquent pour l'éducation et l'agriculture.

Je suis déterminé d'avance à ne pas faire reposer ma terre, comme on dit, à diminuer au moins de moitié ce que j'ai coutume de laisser en pacage ; je veux faire, en petit, l'essai des améliorations qui y sont mentionnées ; alterner mes semences ; chauler mes grains avant de les semer, les cultiver comme il est dit ; les rechausser, les cercier, etc. ; faire des prairies artificielles, des semences améliorantes, des compots pour fertiliser mes terres ; me conformer, en petit, à tout ce qui est recommandé dans cet intéressant traité. Je recommanderai à tous les cultivateurs de se procurer un exemplaire de ce précieux livre, et de faire, en petit d'abord, les améliorations qu'il recommande.

L'appel et la recommandation que l'auteur fait aux laboureurs Canadiens de se rendre aux désirs de l'Angleterre de leur voir cultiver le chanvre, mérite de leur part la plus sérieuse considération, puisque ce serait un moyen de lui marquer notre reconnaissance pour les bons traitemens qu'elle nous a faits, et de gagner les premiums qu'elle nous offre pour le produit d'une plante qui réussit très-bien dans notre sol.

Je regrette infiniment de ne pouvoir vous parler des élémens de l'agriculture, de la médecine vétérinaire et d'un traité de l'arithmétique vulgaire, ouvrages inédits du même indéfatigable auteur ; vous verriez dans ce traité d'arithmétique une méthode bien simple pour la montrer aux enfans, des tables de numération, d'addition, de soustraction et de division, en imitation de celle de multiplication que l'on trouve dans toutes les imprimeries et que les élèves apprennent par cœur et répètent comme cette dernière.

Nous devrions charger nos représentans de solliciter leurs co-législateurs de faire l'achat des établissemens, des livres et manuscrits de M. Perrault, qui, en raison de son grand âge, vont passer dans des mains étrangères et nous priver des avantages qu'ils nous procureraient s'ils étaient à la charge du public, ce dont je me propose de vous donner l'aperçu dans ma prochaine lettre.

P. S.—Ne négligez pas de faire part de ma lettre aux membres du comité.

—
Québec, le 15 décembre 1834.

Monsieur,—Je vous ai promis de vous donner mes raisons pourquoi je désire voir accueillir favorablement par nos représentans les projets de M. Perrault pour l'avancement de l'agriculture et de l'éducation dans notre pays.

Je serais enclin à regarder comme nos plus grands ennemis ceux qui opposeraient ces projets, parce que l'agriculture est, suivant moi, la matrice qui enfante les hommes les plus endurcis aux intempéries des saisons et aux travaux, les plus braves soldats dans la guerre et les plus paisibles sujets dans la

paix, les plus moraux et les plus religieux dans toutes les vicissitudes de la vie. C'est de cette classe d'hommes que sont sortis les patriarches, les Job et les Joseph, personnages si célébrés, les premiers par leurs religieuses hospitalités et leurs douces mœurs, les seconds par leur soumission dans la pauvreté aux décrets de la divine providence, et les derniers par l'oubli et le pardon des injures ; ces qualités physiques et morales se sont perpétuées jusqu'à nos jours dans les campagnes. Où se trouvent les hommes turbulens et ambitieux si ce n'est dans les villes, le foyer des discordes et des dissensions ? où toutes les passions haineuses, les projets les plus désastreux, le meurtre, l'assassinat, le bouleversement des gouvernemens se fomentent : ce sont les citadins qui font trembler et descendre les rois de leurs trônes ensanglantés et détruisent les autels. On n'a pas besoin de feuilleter les pages de l'histoire ancienne pour s'en convaincre ; c'est de là que partent les plus affreux désastres. L'Europe entière est, dans ce moment même, le but de projets sinistres, l'Amérique fume de calamités révolutionnaires ; nous mêmes nous sommes sur un volcan qui tôt ou tard nous engloutira, si nous n'avons le bon esprit de nous en tenir à ce vieil axiome, *nous sommes bien, tenons-nous-y*. Disons comme les apôtres sur le Tabor, *bonum est nos hic esse*. Ne sortons point de la situation heureuse où la providence nous a placés ; ne nous laissons point entraîner hors du sentier de l'honneur et du devoir par l'appât d'un mieux chimérique qu'on nous prône ; ne changeons point notre cheval borgne pour un aveugle ; soyons persuadés qu'il n'y a rien de parfait dans ce monde, et que le gouvernement sous lequel nous vivons est le moins imparfait de tous. Continuez bons agriculteurs vos travaux champêtres ; améliorez vos terres comme on vous propose, détournez les oreilles des déclamations perfides de cette jeunesse évaporée que l'on envoie des villes pour détruire votre bonheur, instruisez vos enfans, jouissez de leurs innocentes caresses et de leurs projets enfantins ; c'est la vraie et unique félicité à laquelle tout homme raisonnable doit se borner. Si vous aviez l'éducation élé-

mentaire que l'on désire si ardemment de répandre dans les campagnes, vous rougiriez de voir les mensonges, les calomnies, les injures atroces que les gazettes vomissent journellement, au mépris des lois divines et humaines, et surtout du morne silence des officiers préposés pour arrêter ces excès et rassurer la tranquillité publique. Mais revenons à notre sujet.

L'agriculture et l'éducation sont regardées comme les deux plus puissans leviers pour élever l'homme au-dessus de ses semblables et les états au-dessus de leurs rivaux. Le cultivateur, l'artisan, le mécanicien ne peut exceller dans sa profession sans l'éducation ; c'est pourquoi, outre l'éducation que M. Perault donne à ses élèves, il leur fait montrer le dessin linéaire, afin qu'ils puissent dans l'occasion représenter sur le papier les dimensions du meuble, de l'instrument et de l'édifice qu'on leur demandera un jour à venir, s'ils embrassent ces professions, et être en état d'en constater la valeur par eux-mêmes. On ne peut attribuer qu'au défaut d'éducation la préférence que les Canadiens mêmes donnent aux étrangers lorsqu'ils ont quelque entreprise à faire faire.

On ne doit pas cependant se figurer que l'agriculture et l'éducation soient au même rang. Non, l'agriculture est la partie principale, et l'éducation n'en est que l'accessoire : on peut être un agriculteur sans éducation, mais alors on n'est qu'un routinier et sujet à être ruiné dans des circonstances importantes faute de savoir.

Quoique la plus ancienne et la plus noble de toutes les professions, l'agriculture n'a été portée au haut degré de perfection où elle se trouve, que depuis peu d'années, les nouvelles méthodes, les améliorations et les perfectionnemens ne datent pas de bien loin, et lui ont donné le titre d'ART : on dit ordinairement, que l'agriculture est l'art de cultiver la terre, de la fertiliser et de lui faire produire la plus grande quantité possible, sans l'épuiser, de grains, de fruits, et généralement de tous les végétaux qui servent aux besoins de l'homme, et sont destinés à augmenter ses jouissances.

Outre la nourriture végétale qu'elle nous fournit, c'est encore elle qui nous procure la nourriture animale, en élevant les bœufs, les vaches, les vaux, les moutons, les cochons et les volailles de toutes espèces. Ses bienfaits ne se bornent point là ; elle aiguillonne l'industrie des artisans, des mécaniciens qu'elle emploie pour la construction de ses édifices ; la façon des instrumens aratoires dont elle fait usage ; c'est encore elle qui fournit les matières brutes pour les manufactures ; enfin c'est elle qui soutient le commerce par le transport de ses produits et qui couvre les fleuves et les mers des vaisseaux que les gaboteurs et les négocians font construire à cet effet et qui enrichissent l'état où l'on a le bon esprit de le favoriser.

Si donc nos législateurs, mieux instruits que moi, et plus en état de voir et prévoir les biens que l'agriculture produit, refusent de donner à leurs commettans l'occasion de faire instruire leurs enfans dans un art qui produit des avantages aussi précieux, dont moi pauvre laboureur, je viens de vous donner une faible esquisse, nous devons nous coaliser pour en choisir qui veuillent nous les procurer dans le prochain parlement, en faisant élever des collèges dans chaque comté où nos enfans pourront un jour puiser les connaissances nécessaires qui seules peuvent leur faire aimer et étudier un état qui est regardé par tous les publicistes, comme la source de la prospérité des états agricoles comme le nôtre, et que M. Perrault recommande d'ériger d'un bout à l'autre de la province.

Je pars demain pour visiter les métiers que je viens d'apprendre exister au Sault-Montmorency, et je vous en rendrai compte à mon retour. Je ne veux rien négliger dans ma mission.

— Québec, le 18 décembre 1834.

Monsieur,—J'ai été hier au Sault-Montmorency pour y voir la manufacture de M. Paterson. J'ai pris de la maîtresse de l'auberge, qui est auprès, que la porte de l'atelier de ce monsieur était fermée et que personne n'y travaillait, circonstance fâcheuse pour moi qui avais fait un trajet de trois lieues dans

de mauvais chemins pour le voir. Comme elle n'avait pas la clef, je fus obligé d'envoyer un messenger au bas de la côte pour la demander, au riche d'être refusé ; il ne revint qu'au bout d'une heure, avec la clef ; en sorte que je fus introduit dans l'appartement où se trouvaient les métiers. Je vis, à main gauche en entrant, un métier à filer à peu près comme celui de M. Perrault, ainsi qu'un métier de tisserand semblable au sien, avec une navette volante. Ce qui me plut infiniment fut un métier en acier, ou fer bien poli, et de beaucoup supérieur à celui que j'avais vu à l'école des filles, ainsi qu'un métier à raser les étoffes de laine : ces métiers sont mus par l'eau.

Je ne puis m'empêcher de dire qu'il est fâcheux qu'ils ne soient pas employés, dans un pays où il y a tant de bras oisifs et nécessaires, dans une saison aussi âpre que la présente. La législature devrait bien faire l'acquisition de ces métiers et les confier à quelqu'un aussi zélé que M. Perrault, ce qui procurerait à bien des personnes le pain dont elles manquent, et les détourneraient des rapines que le besoin leur fait souvent commettre pour se le procurer.

Puisse ce dernier souhait être accompli avec les autres ! alors je n'aurai pas perdu le fruit de mon voyage.

Demain, je profiterai de la voiture d'un de mes amis, de manière que dans deux jours je vous assurerai de vive voix que je suis,

Votre affectionné serviteur,

LE QUEBECOIS.

1834.

Monrocy,
J'ap-
rès, que
armée et
fâcheuse
ues dans

